

**La Maison**

*Ce texte, diffusé sur France Culture le 22 novembre 2016, dans une réalisation de Laure Egoroff, a reçu le Grand Prix SGDL (Société des gens de lettres) de la fiction radiophonique. Il a été créé le 17 février 2018 à La Colline, Théâtre national (Paris), dans une mise en scène de Simon Delétang.*

Dramaturgie : Julien Gaillard et Simon Delétang  
Scénographie : Simon Delétang  
Interprétation : Rémi Fortin, Julien Gaillard et Frédéric Leidgens  
Costumes : Léa Gadbois-Lamer  
Lumières : Julien Louisgrand  
Son : Nicolas Lespagnol-Rizzi  
Collaboration à la scénographie : Léa Gadbois-Lamer  
Production : Théâtre du Peuple (Bussang)

Je le répète, ma mémoire est non pas d'amour, mais d'hostilité, et elle travaille non à reproduire, mais à écarter le passé.

Ossip MANDELSTAM, *Le Bruit du temps*.

*Ce texte peut être dit par trois personnes. Trois voix – jeunes et moins jeunes – de garçons. Une sorte de chœur. Une fratrie vocale. Une tresse. Un trio. Etc.*

*La plus évidente des distributions : une voix par paragraphe. Mais je crains que cela ne soit fastidieux à la longue, car trop systématique. Peut-être faudrait-il mêler les voix à l'intérieur d'un même paragraphe. Peut-être. En tout cas, chercher les contrepoints. S'accrocher aux alinéas, aux parenthèses, aux tirets. (La ponctuation indique, si j'ose dire, l'articulation des souffles.)*

Dans la maison, il fait toujours nuit. Mais si d'aventure le jour pointe aux volets, nous montons à l'étage, car nous savons qu'il y a, dans le miroir, des ombres qui bougent ; nous les avons vues ; chacun, sans nous le dire. (Nous n'en parlons jamais.)

Clément sort en courant s'écorcher les genoux sur le gravier de la terrasse. Sylvain, lui, s'est caché dans un rideau, et ne sait plus s'en démêler. Couché par terre, moi, dans la salle de bains, j'ai dû tomber. (Une main, doigts durcis par les lessives, caresse mes cheveux. On pleure après la neige, car il est déjà tard.)

La première nuit où je dors seul, la chambre sent la poussière et le muguet. Joli mois de mai. Le bois de la table de chevet brille dans le noir, comme un œil. Tout à fait comme un œil.

Nous les avons vues, bouger, dans le miroir. Seule la chambre du fond, celle inhabitée, possède une porte, une vraie porte fermant à clef. Clément est le seul de nous trois à savoir tourner la clef dans la serrure sans faire aucun bruit.

Nous ouvrons la porte en pressant doucement le loquet de métal ; malgré ses grincements, d'elle nous n'avons rien à craindre : c'est le plancher qui trahira, en craquant sur la cuisine.

Immobilisés devant l'armoire, nous les observons évoluer près de la chaise où de vieilles fronces prennent la poussière depuis toujours, et d'une poupée dont nous arrachons fréquemment les jupes cousues. (Pour y trouver quoi ? Rien ; qu'un peu de crin qui lui borde l'aîne sous les déchirures.)

Quand le plancher craque de nouveau, nous voilà démasqués. Attrapés par le col, nous voilà enfermés dans la chambre, la nôtre.

– Écoutez.

– Quoi ?

– Quoi ?

– On a crié.

L'oiseau sûrement, car dehors les chats rôdent.

Les voici bouger à nouveau ; mais, aujourd'hui, hors du miroir, comme exilées sous le lit, elles se mêlent à la poussière. (Je vois Clément dormir dans le vent.)

(Quelqu'un, ici, force le trait. Qu'il fasse toujours nuit est bien sûr impossible. Mais nos journées ne regardent que nous. Et personne ne doit faire, à notre place, le récit de nos fugues.)

Souvent, ici, le vent souffle.

Cette nuit, nous irons voir, debout sur le muret qui longe les noyers, monter la brume derrière les saules, s'il ne pleut pas.

Dans la brume et le vent, quelqu'un est là. Quelqu'un qui marche. Et qui connaît nos noms. (Nous savons qu'il approche, car la lune n'est pas loin.)

(Couché par terre, moi.)

Le jour de ma première mort, au retour d'une promenade dans la neige, je tire une langue aussi rose que celle d'un enfant repu de fraises Tagada.

C'est pour cela ; au rez-de-chaussée, le sol est tout fissuré ; pour cela que ça sue les jours d'après pluie. L'humidité, remontant par les carreaux fendus, moisit les pans de moquette jetés là, au hasard.

(Une après-midi de grand vent et de pluie, je me réjouis de voir ce qu'on appelle « le salon » traversé par un torrent d'eau sale.)

Nous sommes toujours dans la maison. Mais ce soir, rien ne bouge à l'étage. Seules des voix, depuis le salon, crient à travers le plancher ; celles de la télé, sûrement. (Ou c'est l'écho d'une autre voix, trop connue ; oubliée.)

Lumière éteinte, nous retirons nos maillots de corps qui craquent en étincelles bleues. C'est l'heure, il faut dormir. (Dans la maison, c'est presque toujours la nuit, toujours l'heure.)

Les voix se sont tues. Dehors non plus, rien ne parle ; aucune voix. (Mais nous n'allons jamais dehors.)

Toute la nuit, nous attendons le jour, paupières ouvertes. Au matin, sous la lumière électrique, nous rêvons parmi les chats, au creux des divans.

L'hiver, à tâtons, nous allons tourner les pommes sur les claies, de peur qu'elles ne talent.

Dans la cave, il fait toujours noir, malgré l'ampoule au plafond. (Depuis sa mort, personne n'a remplacé l'ampoule.) Dans la cave, la seule occupation c'est écouter

ramper les insectes. Heureusement, il arrive aussi que tombe un pot de confiture ; trop rarement. Ce sont là les seuls événements de la cave : l'ampoule, le bruit d'un pot et les crissements où l'on s'engluie les semelles ; rien d'autre.

Où je suis, Clément ni Sylvain ne me trouveront jamais. (Je m'approche de nulle part. J'y suis presque.)

Il fait froid dans l'escalier, car on ne chauffe pas. Quand Clément est tombé du haut de l'escalier, nous l'avons vu rouler sur les marches, une à une, jusqu'en bas. Puis il s'est relevé, sans larmes ; il nous regardait. Mais nous n'avons pas peur. Nous montons, quatre à quatre.

La porte à peine refermée, leurs jupes dansent au bord de l'armoire. (Serait-ce leurs coutures qu'on entend craquer quand on se tait ?) Nous dansons, nous aussi ; mais ralentis, comme envasés dans l'eau d'un lac. – Tout à coup immobiles : d'où vient cette odeur ? On ne sait pas ; de dehors sûrement. (Une odeur d'eau, dans la chambre.)

Nous reprenons notre danse – quand un cri soudain nous fige. (Où sont partis les chats ? Et pourquoi n'attrape-t-on pas l'oiseau mort ?)

Nous sommes toujours dans la maison. Sylvain est à l'étage, Clément au rez-de-chaussée, couché sur un divan. Il me dit qu'il doit, la nuit, Clément, regarder la télé, car il ne sait plus dormir ; il a oublié. (Ses yeux l'ont dénoncé bien avant qu'il parle.)

Ce matin, la brume s'est levée. À un bras, on ne voit plus rien. Mais, moi, je devine : je sais que vous êtes là.

– Écoutez.

Ça frappe. Dehors, quelque chose ou quelqu'un frappe. Un volet qui bat dans le vent ? (Couchés dans nos lits, nous écoutons s'effriter la façade, sans rien dire.)

Autour de la maison, il y a d'autres maisons ; mais aucune petite fille. (En allant sur la terrasse, nous la verrons peut-être.)

Quand Clément rit, je vois qu'il manque à sa bouche une dent. Hier, tête la première, il est tombé sur la table basse du salon. Aujourd'hui encore on peut voir la forme de sa dent, marquée profondément dans le bois de la table. Mais aucune petite fille.

L'après-midi, devant la télé, nous guettons l'apparition de l'homme-jaguar ; ses métamorphoses.

Nous serrons dans nos mains les canettes pleines de soda. – Regardez, le voilà.

L'aluminium craque entre nos doigts ; c'est lui, il est là.

(À chaque repas, face aux images qui défilent en bout de table, nous alimentons notre croyance en la nature profondément hostile de ce qu'on appelle ici « le monde ».)

Il faudrait grillager : les moellons du puits n'ont pas empêché qu'hier y tombe un chat.

La margelle descellée s'est renversée ; le chat est tombé ; dans l'eau noire, nous l'avons vu s'agiter puis, sous les fougères, disparaître.

Pour aller au lac, nous prenons les vélos.

Le lac est un trou d'eau près de l'autoroute. Certains disent qu'un jour – il y a longtemps – le lac est apparu,

comme par miracle ; d'autres, qu'une pelleuse a crevé par mégarde une poche d'eau souterraine. (Miracle ou pelleuse, les deux nous fascinent.)

Avant de passer l'autoroute, nous allons voir, dans le fossé, les ruines du pont romain. L'aqueduc. Là, le lise-ron règne sans partage : il est le seul dieu, toutes fleurs ouvertes.

Dans la maison passent peu de corps, puisqu'elle est le corps, le nôtre.

Mais il nous semble parfois nous souvenir d'un geste, d'une parole ; de l'un d'eux ; de l'un de ces corps peuplant la chambre vide. Parmi l'essaim des reflets, nous les écoutons respirer, sans rien dire.

Ce matin, on dirait qu'ils sont nombreux : tout s'agite alentour. Mais un brusque halètement décrète la mort des échos. Et nous voilà seuls, de nouveau, poings serrés ; car on ne peut pas tenir les reflets ; au risque de les voir disparaître ; au fond, tout au fond, s'évanouir. Comme des corps d'enfants noyés.

Cette après-midi, le vent porte le cri de pintades qui, par troupeaux, vont fouiller la terre au pied des orties, derrière la maison. Fronts aux carreaux, nous les guettons, des cailloux plein les poches.

(Le temps, ici, est incertain. Rampant d'une après-midi à l'autre, d'un jour, d'une nuit, d'une chambre à l'autre, il se fond dans l'oubli, comme la vipère dans les herbes.)

Aux râteliers de la grange, la paille sent la pisse, le pelage et la crotte. Aux murs, les araignées tracent les frontières d'infimes territoires où trônent des mouches, embaumées.

La maison respire quand nous respirons, sa charpente craque avec nos articulations quand nous étirons nos membres. (Peut-être même courra-t-elle, et aussi vite que moi, quand nous décamperons.)

La Mémé de la ferme, ses yeux sont enfarinés ; c'est jour de pain.

Pour elle, nous sommes les gones. – Buvez, les gones, dit-elle en nous servant de grands sirops d'orgeat. (L'orgeat nous écœure.)

Après s'être levée pour tisonner, la Mémé nous regarde boire, silencieuse, puis se rassoit. Elle est là, devant l'âtre, travaillée par le temps comme une miche.

Nous, des rots plein la gorge, attablés au pétrin, nous attendons qu'elle dorme pour vider l'orgeat sur la pierre à évier.

– Écoutez. Dehors, quelqu'un crie.

– Sûrement le chien de la ferme.

– Le chien des voisins.

– Je ne reconnais pas son cri. On dirait plutôt –

– Quoi ?

– Un homme, qui hurle.

– Un homme ? C'est impossible.

– À cette heure de la nuit, tout le monde dort.

– Les hommes – dorment. Tous.

– Écoutez.

– C'est un chien.

– Le monde est endormi.

– C'est un chien.

– Écoutez.

Les chiens nous effraient.

Sur la route, celle de la ferme, le chien, berger allemand, me court après. Je trébuche et tombe, tête la première, dans

le fossé devant les vignes. La truffe mouillée du chien, berger allemand, se pose sur ma nuque. Puis s'éloigne. Sur les graviers de l'asphalte, en tombant, j'ai déchiré mes gants ; l'index, à main droite, pend comme une paupière arrachée ; à main gauche, la paume de faux cuir, entaillée, laisse voir l'écorchure de ma peau. (Un tout petit caillou est collé dans le sang.)

Nous savons qu'au fond du jardin, sous les noyers, se trouve un corps. Un autre corps. Nous avons vu quelques fois, dénudée sous le lierre, une épaule luire après l'averse. – La petite fille ? Nous l'évoquons, la nuit ; en pensée, nous la couronnons de lierre, la vêtons d'orties, la déshabillons davantage.

Nous ne l'avons jamais vue, toute, entière ; que sa forme, dans l'herbe, quand nous allons courir au fond du jardin, sous les noyers ; qu'un peu de son épaule quand il a plu ; mais suffisamment. Elle est là. Elle doit être là. Noircie du brou des noix, l'automne ; blanchie de gel, l'hiver ; piquée de jonquilles au printemps ; et l'été, bien sûr, insolée, puisqu'elle n'a pas de chapeau.

– Regardez.

Dans un buisson, le voilà, ses mains déjà percées de poils.

– Regardez.

– Qui pourra le démasquer ?

Personne ne sait qui il est, sauf nous. (Ses griffes lacéreront l'ennemi qui approche, revolver au poing.)

Bien qu'enragée, la guerre est silencieuse, comme endormie. Et nous vivons en elle, dans son berceau d'images. Depuis les hautes sphères, des satellites viennent planer sur la maison.

Il faudra donc ouvrir la terre pour y couler du béton ; s'en faire un abri. Car nous savons – nous – qu'aux bords du Rhône sont refroidies les armes forgées par l'atome.

Quelque chose est là, sous les feuilles, qui se tord, aveuglément, dans la boue. – Des orvets ? On ne sait pas. D'ailleurs, il ne faut pas. (Et surtout ne rien dire. Car l'évocation, même fugace, du reptile est tout à fait prohibée dans la maison.)

Sur la plage de papier glacé, une femme, cuisses ouvertes, me montre l'intérieur de son sexe.

Dehors, la lune est aussi laiteuse que ce qui, après avoir mouillé le tissu de mon pyjama, me réveille en fraîchissant.

Le soir, le pur et l'impur sont les mamelles infantiles de mes endormissements.

Comme j'ai deux hémisphères qui se touchent dans le crâne, j'ai, sous les draps, deux mains qui se cherchent. L'une pour les livres, rangés en forteresse autour de la tête de mon lit, l'autre pour le branle. Il ne faut surtout pas confondre.

(J'inverserai souvent, goûtant le sel de mes profanations.)

Quelque chose approche en sifflant. – Est-ce une buse ? Une buse, comme celle qui plane l'après-midi sur le champ de maïs, derrière la maison ? Non, ces sifflements n'ont rien à voir avec les piaules du rapace ; ils sont moins flûtés ; plus secs ; végétaux, dirait-on.

Quelque chose approche. Quelque chose est là, qui, bientôt, s'abattra sur nous.